

pieds sur la bouillotte. Mlle Brice entra dans la maison.

Berthe et sa mère travaillaient à la lumière d'une petite lampe. Il était bien simple, bien pauvre, ce petit intérieur où Yveline avait rêvé de se voir assise ; elle en eut le cœur serré, non pour elle, mais pour les hôtes de cette demeure.

On ne la reconnut pas d'abord, la paysanne qui lui avait ouvert ignorant absolument qu'on annonce les gens dans les maisons convenables. Mais lorsque sa haute stature et son joli visage furent plus près de la lampe, Berthe poussa un cri.

—Yveline Brice ! s'écria-t-elle. Comment, c'est vous ?

A ce cri, la porte de la pièce voisine s'était ouverte, Georges parut sur le seuil.

Il la reconnut toute de suite, lui ! Il ne l'avait jamais vue que nu-tête, en robe légère ; mais la toque de plumes et la jaquette fourrée ne la transfiguraient pas à ses yeux !

Pendant que les deux femmes revenues de leur surprise offraient une chaise à la nouvelle venue, il la regardait, se demandant s'il devait rentrer dans son cabinet de travail avant qu'elle l'eût aperçu, ou bien s'il pouvait jouir de la joie inattendue que le ciel lui envoyait. Pas un instant il ne songea qu'elle fût venue pour lui, et pourtant, Dieu sait que ce n'était pas pour autre chose !

Pendant qu'il hésitait, elle leva les yeux et le vit. Aussitôt, elle se leva et vint à lui.

—Monsieur Georges, dit-elle d'une voix dont le timbre clair venait de se voiler, il y a longtemps que nous nous sommes vus..... J'espère que ce n'est pas ma faute.

Elle lui tendait la main ; il la prit, et soudain la pressa plus fort qu'il ne le voulait. Le teint rosé, avivé par le froid et l'émotion, blémit tout à coup, et elle fit un léger mouvement. Il laissa tomber sur-le-champ la main qu'il avait serrée.

—J'avais beaucoup à faire, mademoiselle, dit-il d'un ton froid.

Mme de Présances les regardait, effrayée de ce qu'ils pourraient se dire, écrasée sous le poids de la responsabilité qui lui tombait sur les épaules, et n'osant prononcer une parole.

Yveline avait repris son calme apparent.

—Je suis venue, dit-elle, prendre congé de ma chère cousine et de Berthe : demain, je pars pour Paris avec mes parents.....Je voulais leur dire adieu.....car je serai longtemps absente.

—Jusqu'à l'été prochain ? demanda Mme de Présances.